

TOME XXIX

NOUVELLE SÉRIE (N° 270)

2^e TRIMESTRE 1955

LA VIE WALLONNE

REVUE TRIMESTRIELLE ILLUSTRÉE ✕ FONDATEUR: CHARLES DEICHEVALERIE



TOUT LE PAYS WALLON

DIRECTEUR: Jean SERVAIS • SECRÉTAIRE: R. van der MADE, 206, rue des Vennes, Liège
LES ÉDITIONS DE LA REVUE « LA VIE WALLONNE », SOC. COOP. LIÈGE, 13, RUE WIERTZ — Reg. Com. Liège 620.19

LE NUMÉRO : 50 FR.

qu'il faille penser du maître propos de son essai, M^{me} Remacle mérite la reconnaissance des fidèles de Marcel Proust. Elle a mis tout son cœur et toute sa finesse d'esprit dans un travail qui, de toute façon, lui fait grandement honneur.

Arsène SOREIL.

Histoire

Les mémoires du comte Louis de Gobineau, édition critique par JEAN PURAYE, 1 pl. h. t., XXIV-244 p. in-8°, Bruxelles, éditions Erasme, 1955. — CARLO BRONNE, *Hôtel de l'Aigle Noire*, 4 pl. h. t., 200 p. in-12, Bruxelles, éditions du Mont-des-Arts, 1954.

Vers 1840, le major Louis de Gobineau, retiré à Redon, employa les loisirs que lui laissait sa mise en réforme pour rédiger, à l'intention de ses enfants Arthur et Caroline, des *Mémoires* qui racontent les événements auxquels il s'est trouvé mêlé de 1810 à 1815. Il fait ainsi le récit de la conspiration du général Malet — ce prélude au *pronunciamento* de Fontainebleau, qui inquiéta l'Empereur, alors empêtré en Russie — de l'évasion d'Armand et Jules de Polignac, du retour des Bourbons, de la débandade royaliste pendant les Cent Jours et de la seconde Restauration jusqu'au procès du maréchal Ney.

Période peu glorieuse pour la France qui donne aux occupants victorieux le spectacle des palinodies de ses gouvernants ; période décisive cependant, puisque l'on y voit Louis XVIII avaliser les droits conquis par la République, et la bourgeoisie recevoir, d'un monarque d'Ancien Régime, les timides libertés constitutionnelles dont le despotisme napoléonien l'avait sevrée.

De ces paradoxales synthèses, Louis de Gobineau ne fut qu'un témoin bien modeste. Il ne joue jamais que les figurants et encore, dans les épisodes secondaires : complice des frères Polignac, officier d'ordonnance pendant les Cent Jours, commandant militaire d'Hazebrouck après Waterloo... Les événements ne l'ont donc pas mis en vedette ; de son côté, il n'a pas su en mettre en relief les effets tragiques ou pittoresques.

Que Louis de Gobineau soit piètre écrivain et dépourvu d'imagination, il suffit, pour s'en convaincre, de comparer ses impressions lorsqu'il entend le canon de Waterloo (pp. 156-157) à celles qu'au même moment éprouve Chateaubriand en promenade dans les houblonnières de la campagne gantoise. Il est vrai que les *Mémoires d'Outre tombe* étaient destinés à d'autres lecteurs...

Il est vrai aussi que Louis de Gobineau n'est pas intelligent. C'est son fils, si fier pourtant de ses ancêtres, qui nous l'affirme (p. xvii) et les *Mémoires* ne démentent point cette cruelle observation.

C'est par d'autres qualités que le malchanceux officier force, parfois, la sympathie. La sincérité de ses convictions ultra-royalistes est touchante (p. 93). Lui-même victime de son attachement aux Bourbons, il prise hautement toute fidélité : celle du vieux blessé de la garde impériale qui refuse une bourse et lui crie : « Retire-toi, tu es traître à ta patrie » (p. 159) ; celles de jeunes soldats prussiens pleurant la mort de leur officier qui avait mené au combat les hommes de sa terre (p. 162).

Louis de Gobineau a brossé les portraits de ses compagnons de captivité à Sainte-Pélagie et de ses collègues officiers au 2^e Régiment de la Garde. Plusieurs ne manquent pas de vérité. Il ne réussit cependant pas à faire vivre les milieux qu'il a fréquentés (à l'exception de la prison) et n'en dégage aucune impression d'ensemble.

Les mérites de l'auteur sont donc bien minces. Ses *Mémoires*, néanmoins, doivent retenir l'attention de l'historien. Nos compatriotes n'y font que de brèves apparitions, au cours de l'été 1815. Mettons à part la beuverie d'adieu chez un « honnête notaire » d'Alost (p. 157), le dialogue avec des négociants yprois qui, après un exorde antibonapartiste et libre-échangiste, s'efforcent de

corrompre le commandant d'Hazebrouck (pp. 167-168), pour ne noter ici que le jugement favorable au prince d'Orange (pp. 160-161) et surtout le désarroi des officiers belges rencontrés dans l'entourage du baron de Roisin (pp. 153-154) :

« Il régnait à cette époque parmi eux de singuliers sentiments et que je n'ai compris qu'à la révolution de 1830. Beaucoup regrettaient la France, d'autres étaient bien aises d'avoir une nationalité, tous voyaient les Hollandais avec peine et jalousie et un grand nombre exprimaient la crainte que le fanatisme protestant de Guillaume ne lui fit attaquer la religion catholique et exprimaient d'après cette prévision la volonté de résister, même par les armes. Aussi est-ce le clergé qui a eu la plus grande part à la révolution de 1830, car, s'il ne l'eût pas faite, le protestantisme et l'indifférentisme s'emparaient de la Belgique comme il l'a fait de la France [...]. La plupart [des officiers belges] ne se dissimulaient pas tout ce qu'ils éprouvaient de peines, de regrets d'être obligés de combattre l'armée française. « Ce sont, me disaient-ils, sur d'anciens camarades, des amis, des frères que tomberont nos coups. Nous remplirons notre devoir, mais si nous sommes vaincus et obligés de nous retirer derrière la Meuse et le Rhin, l'armée passera à la France et bien peu de nous suivrons le roi en Hollande. »

L'intérêt majeur des *Mémoires* réside dans la peinture des attitudes politiques françaises.

La moins banale est sans contredit la résistance à l'Empereur aux abois. Les « chevaliers de la Foi », groupés en une société secrète où se font initier les membres de la vieille noblesse, s'efforcent de gagner tous les « ennemis du despotisme », y compris les forts de la halle au blé (p. 39). Par des tracts, ils combattent la propagande officielle ; ils subissent les interrogatoires de la police et, en prison, sans autre espoir que la libération par les armées alliées, ils parviennent à communiquer entre eux grâce à des codes secrets. L. de Gobineau ne s'interroge pas sur les résultats de ces activités clandestines : il lui suffit d'avoir payé de sa personne, par fidélité à ses « principes royalistes » (p. 65).

Faut-il s'étonner, dès lors, de voir tant de ses contemporains appartenir, comme lui, à un parti plutôt qu'à une patrie ? Les émigrés font état de leurs services à la solde des ennemis de la France (pp. 87, 112, 209 et surtout 207) et, en 1815, envisagent sans trop d'appréhension la déconfiture de Louis XVIII, assurés qu'ils sont de retrouver un emploi en Russie (p. 137). L'armée, d'autre part, reste foncièrement bonapartiste (pp. 107, 150, 159) et les vétérans sont à ce point obnubilés par la mystique du Chef, qu'ils acclament l'aventurier qui mène leur pays à sa perte.

Face à ces anciens combattants, auréolés d'une gloire prestigieuse, les partisans des Bourbons n'ont d'autre argument que leur credo légitimiste et leurs préjugés d'un autre âge. Louis de Gobineau éprouve une naïve fierté à côtoyer les plus grands noms de France (pp. 35, 89) : le beau mérite quand il s'agirait de vaincre le « fils de ses œuvres » et des maréchaux qui conquièrent leurs galons face à l'ennemi ! Sous ce rapport, les *Mémoires* fournissent un témoignage accablant — s'il en fallait encore — sur l'incapacité de la noblesse royaliste. Elle semble foncièrement inadaptée aux rôles qu'elle prétend assumer. La caste militaire traditionnelle n'arrive plus à commander une troupe. Quoi de moins reluisant, après la proclamation où Louis XVIII assure les Parisiens qu'il mourra au milieu d'eux (p. 123), que la fuite désordonnée vers la frontière belge (pp. 124-128, 133) ? Quoi de plus ridicule que ce conflit de préséance entre le marquis de Castries et le comte de Sourdis qui se disputent le commandement d'une garde de cavalerie à la veille de se disperser (pp. 120-121) ?

L'empressement des partisans du roi est d'ailleurs rien moins que désintéressé : L. de Gobineau sollicite une place de curateur des biens vacants à Saint-Domingue, puis intrigue afin d'obtenir la fourniture des vins à la Maison du Roi. Il découvre alors que « chaque Français, par suite de sa fidélité prétendue, voulait être salarié du gouvernement » et que les puissants mettent un

prix à leur protection (pp. 101-103). Après l'échec, il grince : « Les grands seigneurs, même pour les personnes qu'ils affectionnent le plus, les croyaient assez récompensées par l'honneur qu'elles avaient eu de leur être utiles » (p. 21) et il suppute la « haute position » que lui aurait valu un retour plus rapide à la pratique religieuse (p. 30). Il ne se privera pas pour autant d'une diatribe contre la « vanité » et « l'avidité » de la noblesse provinciale (p. 108), la course aux grades militaires (p. 152) et l'usurpation des titres nobiliaires (p. 98). Rien n'illustre mieux cette mentalité mercenaire que les propos tenus à Estaires par le marquis de Louvois et le comte de la Tour du Pin (p. 134).

« Les règnes de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV nous ont enlevé nos privilèges et notre puissance, celui de Louis XV nous a avili en nous faisant participer à ses débauches, Louis XVI en perdant la France par sa faiblesse et son incurie, nous a ruinés en nous forçant d'émigrer ; et celui-ci ne revient que pour nous faire perdre les positions que nous nous étions faites sous l'Empire. Maintenant, qu'allons-nous devenir ? Croyez-vous que l'Empereur nous pardonnera de l'avoir abandonné ? »

Louis de Gobineau est trop sincère pour garder son estime à des gens que guident l'intérêt ou la peur (p. 158). Il va jusqu'à traiter ses chefs de « vieux imbéciles » (p. 163). Il a embrassé la cause royaliste par idéal et souffre de la voir déçirée par les coteries (pp. 48, 72, 99, 112 sv., 199) ou déviée vers un libéralisme qu'il abomine (pp. xv, 91). Il n'a que haine pour les Orléans (pp. 131, 135, 151, 183), et l'on devine la honte qu'il dut éprouver lorsqu'en 1830, il fit prendre la cocarde tricolore à son régiment. L'inconséquence de sa conduite rend plus amère encore sa rancœur politique. Ajoutons-y des remords religieux (pp. 1, 30, 65), l'échec de son mariage (pp. XIII, 152), l'embaras de ses affaires (pp. XI, XIII, 103, 233-234), et les ressentiments qui l'animent s'expliquent sans peine. Telle fut l'atmosphère familiale dans laquelle grandit son fils Arthur, l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*...

Félicitons M. Jean Puraye d'avoir entrepris la réédition de *Mémoires* à tant de titres éclairants. Il les a introduits par une excellente préface et les a rendus lisibles par un habile découpage en chapitres et par des notes qui viennent fort à propos identifier une foule de personnages. Une table facilite encore les recherches. Les spécialistes sauront gré à M. J. Puraye d'avoir assumé, avec conscience, et parfois humour (note 1, p. 114), un labeur aussi considérable.



Quatre siècles durant, l'hôtel de l'*Aigle Noire* accueillit les voyageurs de passage à Liège. Et quels voyageurs ! Non pas des voituriers ou artisans nomades, des marchands en tournée d'affaires, cette foule anonyme qui animait les auberges de jadis, mais la « belle clientèle », celle des têtes couronnées, des généraux, écrivains ou prélats.

M. Carlo Bronne est le descendant du dernier propriétaire de l'*Aigle Noire* et il nous raconte comment, petit garçon, il fut obsédé par l'enseigne en bois qu'un vieil oncle avait clouée au mur de son bureau. Il se prit à rêver :

« J'ai vu un peuple de servantes à la jupe retroussée et au foulard noué, de palefreniers en sabots et de mitrons espiègles s'affairer comme une ruche bourdonnante tandis que dames et seigneurs se croisaient sur les escaliers de chêne fleurant la cire. J'ai entendu dans les hautes chambres aux coffres à bois, les escrocs manipuler leurs faux écus, les amants confier à leur oreiller leurs secrets et leurs larmes. J'ai entendu la fureur de la foule, au delà des portes fermées, exiger qu'on lui livrât le traître ou le tyran. »

Qu'enfant, M. Carlo Bronne ait brodé sur les souvenirs de son oncle Gustave, soit. Plus prosaïque, j'incline à croire qu'en écrivain de ressource, il ne pouvait passer à côté d'un sujet en or. En cela, il fit preuve d'autant de flair que son ancêtre Carlot Bronne qui acquit l'*Aigle Noire* qu'à sa mort (en 1851)

ses héritiers vendirent pour 75.000 francs... Comme le bon serviteur de la parabole qui fait fructifier ses talents, les deux Carlo(t) Bronne ont tiré le meilleur parti de leur *Aigle Noire*. Le premier en y traitant ses hôtes, le second en régaland ses lecteurs de chapitres qui comptent parmi les mieux venus d'une œuvre historique déjà féconde.

Vingt-quatre récits marquent les heures de la célèbre hôtellerie. Tour à tour sont évoqués « le hasardeux voyage de la Reine Margot », « la duchesse de Longueville », « Mozart ou la rencontre [avec Grétry] manquée », « Monseigneur Zaepffel, évêque malgré lui ». N'essayons pas ici de résumer des épisodes dont le principal attrait réside dans leur narré. Pour qui connaît la manière de M. C. Bronne, il ne sera pas difficile de deviner avec quelle habileté il a exploité une veine qui lui permet d'évoquer, grâce à un personnage, son siècle et la petite Cité mosane grâce aux souvenirs de célébrités qui ont parcouru la vaste Europe. Au milieu de ces continuelles allées et venues, les digressions ne se remarquent plus et, tels des touristes pilotés par un bon guide, nous avons l'agréable impression d'avoir tout assimilé et tout vu, les mœurs et le gouvernement, les monuments de la ville et les sites des alentours. Quelles destinées aussi que celles des héros du voyage : Marie de Médicis, Bernadotte, Herman de Puckler Muskau... On se prend à imaginer les effets qu'en tirerait un cinéaste ; le majestueux *travelling* que donnerait la descente de la Meuse par le bateau menant la reine Margot au rivage d'Avroy, et les *suspenses* dans la poursuite du vieux Blücher saoul, par les Saxons mutinés. Si jamais l'histoire liégeoise inspire un film, c'est dans un livre comme *Hôtel de l'Aigle Noire* que le réalisateur en trouverait l'inspiration, le rythme, les images et souvent même de magistrales séquences.

En attendant le jour où notre passé fera la distraction des foules, l'ouvrage de M. Carlo Bronne fera la joie des amateurs lettrés. Les lecteurs de la *Vie Wallonne* ont pu en juger par les bonnes pages publiées ici même (tome XXVIII, pp. 71-76), sous le titre *La vie liégeoise au XVIII^e siècle*. Je leur préfère encore les chapitres où, d'un bout à l'autre, le récit sous-tend les évocations et l'anecdote : la *Fugue ardennaise*, qui narre les aventures d'une fille de châtelaine ruinée, me paraît des meilleurs. Le *Naïf et l'Étourdi*, où l'on voit comment Anacharsis Cloots se fait dépouiller au jeu, a l'entrain et la saveur de *Jacques le Fataliste*.

Plus d'un épisode avait sombré dans l'oubli et ce n'est pas le moindre mérite de M. Carlo Bronne que d'être allé l'exhumer dans des collections si négligées des historiens qu'elles auraient échappé à leurs investigations : passages chez nous de Las Cases, de Mozart ou de Fenimore Cooper. Qu'importe alors si, parfois, le lien avec *l'Aigle Noire* est bien ténu ? Et à quoi bon ici épingleur une erreur de détail, là-bas discuter un jugement à l'emporte-pièce ? M. Carlo Bronne ne propose pas un guide à travers le Liège des archéologues mais, en artiste, des tableaux de la vie liégeoise. En quoi, il a vraiment excellé. Sans qu'il y paraisse d'ailleurs, ses pages sont nourries d'une érudition étendue. Il a puisé, dans les mémoires et les récits de voyages, la profusion de détails colorés — ceux justement que l'on ne doit pas attendre d'une notice comme celle que Gobert a consacrée à *l'Aigle Noire (Liège à travers les âges, t. II, pp. 18-20)* — sans lesquels il n'y a pas de résurrection du passé.

Est-ce à dire qu'il ne reste plus rien à trouver à propos de la vénérable hôtellerie ? Pour ma part, je n'en jurerais pas, et j'ai parfois regretté que les aventures des hôtes relèguent dans le flou des arrière-plans la maison qui les a hébergés. Quelques textes (il doit y en avoir bien d'autres) permettent de se la figurer. En 1623, un rendage proclamatoire, enregistré à l'Official, décrit :

« une belle grande et commodieuse maison, portante pour enseigne l'aigle noire, située en la rue de féonstrée, proche le grand marché de Liege, paroiche de Saint-André, avec un beau grand jardin et estable de cheval sur le Bougnon par delà la dite maison, la rue condist des aires entre deux, avec toutes leurs appendices et appartenances, ainsy et comme ils ont esté manié et possédé par feu honorable Estienne Trappe et depuis Damoiselle Anne Berwyr sa relicte. »

Par les Berwyr, il serait sans doute aisé de reconstituer la succession des propriétaires depuis le xv^e siècle. L'hôtel fut repris par Etienne Trappe, chanoine de Saint-Paul, moyennant 680 fl. annuellement. Vingt ans plus tôt, un rôle d'impôt foncier le range déjà parmi les maisons les plus riches de la paroisse et, probablement, de la ville ; en tous cas, bien avant la grande cure de l'Ordre teutonique, au bas de Pierreuse, et quantité de maisons du Marché. Seule, la maison de la *Rouge Porte* est estimée d'un revenu aussi copieux.

En 1809 et 1810, les Woot de Tinlot et Grandjean, créanciers des Monseur, font saisir le « grand et superbe hôtel portant l'enseigne de l'Aigle noire », composé alors du n^o 564, une boutique de perruquier, occupée par le Sieur Bodson coiffeur, avec une porte et une vitrine, et du n^o 565, avec une grande porte cochère et deux fenêtres au rez-de-chaussée et, au premier étage, quatre fenêtres dont une avec balcon, au-dessus de la porte cochère. Il est bâti en pierres peintes en gris et en briques peintes en jaune. Le tout, y compris les vastes remises, est couvert d'ardoises. Malgré une ultime tentative des Monseur, l'immeuble fut adjugé pour 25.000 francs aux Grandjean qui, en 1818, le revendent à Charles Bronne. Celui-ci acquiert d'autres terrains aux environs et, en 1851, l'hôtel, qui s'étend de Féronstrée en Hors-Château, occupe 10 ares 59 mètres carrés, soit dix fois autant que la moyenne des maisons du centre de la ville⁽¹⁾. Jusqu'à la fin de son existence, l'*Aigle Noire* compte donc parmi les plus grands établissements de la ville. Les listes quotidiennes d'étrangers, dressées sous l'Empire par les commissaires de police, ne donnent pas l'impression qu'il fut le plus fréquenté et la seule lettre écrite sur une table de l'*Aigle Noire*, que nous ayons gardée, n'est pas précisément une référence :

A John May esq.

Liège le 6 octobre 1815
six heures du soir.

Mon cher ami,

J'ai la bonne habitude de faire contre mauvaise fortune bon cœur. En ce moment, je pâtis de tous les inconnus que peuvent faire subir la poussière, le remue-ménage et les innombrables désagréments d'une auberge dans une grande et sale ville manufacturière. Aussi ai-je réclamé plume, encre et papier et me voici en train d'écrire, dans la salle du comptoir avec, en face de ma table même pas essuyée, la porte ouverte sur la cour et les portes ouvertes sur la salle de café, où deux hommes sont en train de souper et de converser en français. Tout contre mon coude, une servante allume du feu pour notre groupe de voyageurs. Bientôt il va falloir fermer les portes phantes, les dames descendront de leurs appartements, la salle du comptoir sera aménagée à notre intention, les messieurs se montreront de joyeuse humeur, le souper sera prêt et je devrai alors déposer ma plume d'oie grise. Préparatif à ses prochaines réjouissances, la servante est en train de nettoyer le foyer qui est construit (comme un carrelage, en damier) de petites briques longues d'environ deux pouces et larges d'un demi, disposées à l'intérieur d'un large encadrement de pierre noire. Des boulets servent de combustible ; c'est un mélange de houille en poussière et d'argile.

J'ai vu et appris une foule de choses au point que je ne parviens plus à tenir au courant mon journal, encore que je m'y efforce de mon mieux. Cependant, je crayonne de brèves notes sur mon calepin avec tout le soin possible et de la sorte j'espère, en fin de compte, ne rien perdre.

[Suit une page d'impressions sur Bruges et Namur ; puis « à partir de là, jusqu'à l'abominable ville où nous sommes, la campagne est dans

(1) Archives de l'Etat à Liège, *Officialité*, Rendages, t. XVIII, f^o 99-102 ; *Etats*, 81, Saint-André, XX^e denier, p. 12 v^o ; Jugement du 20 juin 1810 du Tribunal de première instance.

son ensemble, aussi jolie que l'on peut la rêver, particulièrement à Huy où nous avons logé la dernière nuit et fait la connaissance d'un des habitants, homme d'une intelligence peu ordinaire, qui m'en a beaucoup appris sur l'opinion publique ».

Ensuite, viennent deux pages de souvenirs sur Waterloo, les Prussiens, les trouvailles chez des bouquinistes.]

Le couvert est dressé. La serveuse dispose fourchettes et couteaux qui s'entrechoquent avec le bruit joyeux des apprêts.

Dieu vous bénisse. En me hâtant d'expédier cette lettre, j'ai charmé ce qui, sans cela, aurait été une heure bien ennuyeuse. Nous sommes tous en bonne santé [...].

Robert Southey (2).

Pour un Robert Southey dont les réflexions ont été confiées au papier, combien de voyageurs dont on ne saura jamais rien ! Alors qu'il y a tant de moyens de reconstituer la chronique d'un couvent, d'une corporation, d'une famille, une auberge semblait rebelle à toute investigation. M. Carlo Bronne vient d'en administrer un brillant démenti. Grâce à son talent, le souvenir de quelques personnages qui n'ont fait chez nous qu'une fugace apparition restera plus vivace que celui d'institutions multiséculaires.

N'achevons pas sans dire un mot de l'édition qui est aussi soignée que le texte : lettrines et culs de lampes sont dus à Hélène Desmedt. La typographie fait honneur aux éditions du Mont-des-Arts.

Etienne HÉLIN.

Varia

OMER HABARU, *Les triangles rouges*, Editions J. Fasbender, Arlon, 1946, 3^e édition. 297 pp.

C'est en 1946, au lendemain d'une longue et douloureuse guerre, que Omer Habaru retraça en des pages poignantes ce que fut la vie des déportés dans les camps de concentration allemands durant les derniers mois des hostilités. Disons-le tout de suite, ce livre n'est pas une œuvre littéraire — son auteur n'a d'ailleurs certainement pas cherché à faire œuvre d'homme de lettres — mais tout simplement un document d'un enseignement exceptionnel.

Sans vain préambule, nous sommes immédiatement plongés dans l'inconcevable misère des camps de prisonniers politiques ; nous y assistons à d'odieuses scènes de violences, nous y lisons de stupéfiantes descriptions d'horreurs qui nous font douter de la civilisation du vingtième siècle. Vraiment, en parcourant ces pages qui dépeignent le forçat affamé, brutalisé, tordu par la dysenterie, le lecteur voudrait douter et croire que l'auteur a créé de toutes pièces des situations tragiques. Et pourtant, tout est vrai, hélas !

Omer Habaru n'est pas un délicat, son style ne cherche pas à plaire, mais uniquement à prendre son lecteur aux entrailles, et il y réussit à merveille. A chaque page les scènes les plus misérables, les plus scatologiques sont décrites avec une vérité totale, sans qu'aucun détail soit épargné. Dure et franche comme une lame de glaive, cette vérité prononce à chaque ligne du livre la condamnation sans pardon d'un régime qui fit trembler le monde et faillit l'asservir à jamais.

Des livres comme celui-ci doivent être lus, car qui les a lus sait enfin ce que fut le sort des victimes des camps nazis, et qui le sait ne peut plus l'oublier. Avec l'auteur, on pourrait dire, à propos de ceux qui firent le jeu de l'ennemi : « Qu'on ne s'avise jamais après la guerre, de les réhabiliter ou de minimiser

(2) Nous traduisons Charles Cuthbert SOUTHEY, *The life and correspondance of the late Robert Southey*, t. IV, pp. 132-136, in-12, Londres, 1850. Cfr *La Vie Watlonne*, t. XXIII, p. 258.